

Olivier Maury

## Se saisir de l'histoire

**Depuis une vingtaine d'années, l'Histoire, ciment des nations, s'effrite sous le récit des petites histoires. Ces petites histoires, tranches de vies ordinaires auraient pu paraître insignifiantes, prennent désormais beaucoup de place dans la grande littérature.**

**Les personnes que nous accompagnons ont une histoire à prendre en compte. Elle leur permet de mieux savoir qui ils sont, où ils sont ; elle leur permet de mieux se repérer et surtout de savoir qu'ils sont, qu'ils existent autrement que par infortune ou par hasard.**

---

**Q**ue des travailleurs sociaux puissent se saisir de l'Histoire, voilà qui est curieux, eux qui ne doivent s'intéresser qu'à l'historicité. L'histoire est une science, réservée à quelques érudits, loin des préoccupations quotidiennes des éducateurs.

Nous voilà encore dans le domaine des représentations.

Pourtant le travailleur social est en droit d'utiliser l'histoire comme outil pour mettre à jour, tel un archéologue, le processus des représentations sociales du handicap ou de l'inadaptation sous l'angle d'une histoire tronquée. En effet, les représentations officielles de l'Histoire, dénoncées par le courant de la nouvelle Histoire en 1960, l'apparition de la micro-histoire en 1980, ont, des générations durant, permis de créer une cohésion de la société, le sentiment d'appartenance nationale, le ralliement sous la même bannière, en opposition à d'autres.

Notre vision du monde — et donc de l'autre — se trouve prise, sinon altérée, par un pouvoir politique qui ne cesse de désigner l'autre, qui parle de fracture sociale, d'exclus, de danger potentiel pour la société. Il est facile de penser que tout le mal vient de l'autre et qu'une intervention orthopédique, une éducation dans la contrainte, une nécessité de soins, voire une tentative d'éradication peuvent venir à bout d'individus qui ne sont plus dans le droit chemin, qui sont à côté de l'Histoire.

## Qui raconte quoi ?

Mais qui sont les auteurs de ces histoires à conter et raconter ? Qui peut décider

de ceux qui doivent faire partie de la tribu et de ceux à exclure ?

Sûrement pas ceux oubliés sur les chemins de l'Histoire, de la naissance du rapport social (1) à nos jours. La toute puissance d'un intérêt supérieur collectif a écrasé la multitude des fils, pourtant conviés au festin, nous dit Freud et son mythe de la horde primitive (Freud, 1965).

Mais conviés par qui ? Par l'Histoire. Une fois le père tué, le pouvoir partagé et les règles posées, chacun des fils a su garder le pouvoir sur sa tribu, les fils se sont appropriés l'Histoire, ils s'en proclament les gardiens. Dorénavant, il leur suffit de désigner qui est dehors, qui est dedans.

Ainsi, c'est elle, l'Histoire qui décide qui est dedans, qui est dehors ; l'histoire de la cité, c'est l'histoire des bannis (2).

Putains, bandits, malades mentaux, escrocs de tout poils et petits plumitifs, tous jugés délinquants, ont été expédiés aux avant-gardes des empires pour la plus grande gloire de la cité. Ces exclus sont aujourd'hui comme hier relégués (même si les colonies pénitentiaires n'existent plus). Ils ne doivent pas écrire l'Histoire, ils doivent s'effacer, ils ne doivent pas représenter, car ils ne sont pas dignes de représentation, ils ne représentent rien.

Les exclus, les délinquants, les malades mentaux, les débiles mentaux, tous ces « à coté » du système économique, politique, social, restent à coté du rapport social.

Si la croyance d'un travailleur social est d'œuvrer pour une meilleure justice avec la volonté de tisser et retisser du lien social, alors il faut ré-interroger l'Histoire pour remettre les fils du père tout puissant à leur place. Ne confondons pas notre rang avec celui qu'ils voudraient nous assigner.

Nous sommes tous pris dans l'Histoire, nous nous en rendons compte lorsque le sol tangué et se dérobe sous nos pas. Nous tentons de nous raccrocher aux branches comptant sur la solidité des racines de notre généalogie. La mienne est solide, mais la sienne, mais la tienne ?

Il faut cesser de croire que l'histoire est unique et uniquement peuplé de héros. Que représente Jeanne d'Arc, quelle bataille livre-t-elle encore ? Son combat ne nous intéresse plus mais l'exploitation de ce mythe a pu créer un élan d'exclusion, car l'histoire appartient à ceux qui l'écrivent et qui la conservent pour mieux la réciter à l'occasion.

La déliaison de la temporalité dont nous parle Sylvie Canat (1999, p. 76), parmi les multiples déliaisons conduisant ou résultant de l'exclusion, est une des conséquences de cette privation de l'Histoire par les biens-pensants pour le bien de tous, ou de cette perte de l'histoire par l'indi-

(1) Cf. Canat, 1999.

(2) Cf. Serres, 1989.

vidu lui-même. Sans histoire, le temps ne laisse plus de trace, l'évènement ne s'inscrit plus, l'individu est délié de son groupe, l'individu ne reconnaît plus son histoire. Et il ne reconnaît pas non plus cette Histoire dite officielle.

Voilà en quoi restaurer l'histoire, être critique à son égard, est un travail éducatif.

## Nous sommes tous dans le même bain

Mais comment dire que ceux qui sont dehors sont dans une histoire qui les a mis dehors ?

Les travailleurs sociaux sont toujours dans le contrôle social car l'histoire les y a conduit (3). Cette place inconfortable, voire intenable, il faut la quitter au risque de se délier à notre tour (peut-on se satisfaire de cette seule mission ?) mais il ne faut pas sortir de l'histoire, il faut plutôt y rentrer et retracer, écrire l'histoire de tous ceux que nous accompagnons. La grande Histoire n'est, c'est ce que nous apprend aujourd'hui l'histoire comme science sociale, que le tissage de la petite histoire de chacun, une humanité faite de femmes et d'hommes qui forge une histoire commune où chacun se singularise et s'identifie.

À l'origine, la question de l'histoire, la question du temps, la question de la trajectoire.

Cette trajectoire que d'aucun voudrait orthonormée, trace d'un bonheur exponentiel et qui à nous, travailleurs sociaux, apparaît sinusoidale, hors-normes, et parfois brisée. Cette trajectoire c'est l'histoire.

L'histoire d'un homme, d'une femme, d'un enfant, d'un couple, d'une famille, c'est ce que nous appelons l'historicité ou le récit de vie, suivant la place de celui qui raconte ; mais c'est aussi l'histoire d'une civilisation.

« Et si toute l'histoire n'était que représentation ? » (Vovelle, 1993, p. 29). Les représentations sociales nous intéressent en ce sens qu'elles font l'Histoire et les histoires entre les êtres humains.

Je vais vous raconter deux histoires qui ne commencent pas par « il était une fois... », mais par : « aujourd'hui comme hier ».

## Aujourd'hui comme hier

Aujourd'hui comme hier, Pierre veut changer de vie, il en a marre d'être à la rue. Pierre a la quarantaine, il vient d'être orienté vers le CHRS de

(3) Cf. Foucault, 1975, p. 288.

la Paillade, à Montpellier. Il se retrouve régulièrement hébergé en CHRS. Sans qualification professionnelle, ni asocial, ni égaré, quelque peu illettré, il se « débrouille » comme il le dit lui-même quand j'essaie de comprendre pourquoi il vit ainsi : « parfois j'ai du mal à y arriver ». Alors comme tout bon travailleur social, je constitue un dossier et j'essaie de retracer son parcours (on ne dit pas encore son histoire). Il s'agit pour l'heure de remplir divers formulaires : refaire ses papiers d'identité, ses droits au RMI et autres allocations.

Tout paraît simple et pourtant.

Pierre ignore son lieu de naissance ! Aucune hésitation sur sa date de naissance mais rien sur le lieu. Juste une vague idée sur les villes habitées par ses parents, mais est-il né dans l'une d'entre elles ?

Il s'agit de débuisquer le fameux acte de naissance, sésame de l'Administration. Minitel, coup de fil, je finis par dénicher le lieu précis avec en prime des renseignements sur sa filiation. Quelques jours plus tard le précieux papier patronymique arrive et je le remets à l'intéressé qui découvre ainsi les lieux et dates de naissances de ses parents, en plus des siens. Puis il fallut chercher sur une carte où se trouvaient ces lieux, de quelle région il venait.

Il y a quelques jours il ignorait son lieu de naissance et aujourd'hui il me parle terroir et Histoire avec fierté : « Poitiers, c'est Charles Martel qui a arrêté les sarrasins et sauvé la France ». C'est vrai, je l'avais appris à l'école. Ça et bien d'autres vérités historiques.

Puis nous sommes repartis dans nos petites affaires de formulaires à remplir, de délai à respecter. Fin de l'histoire.

Je suis convaincu d'être passé à côté d'un travail avec lui. Il aurait été utile de continuer avec lui cette découverte de son histoire, à quoi il l'a rattache, à quels événements familiaux ou historiques. J'aurai aimé faire ce travail de mémoire pour retracer avec lui cet itinéraire, pour lui dire qu'il était le fruit de quelque chose d'unique : l'amour de ses parents, l'amitié de ses amis d'enfance et d'après, mais aussi le fruit des lieux qui l'ont imprégné, qui l'ont marqué. Qu'il avait fallu du temps pour en arriver là.

J'aurai aimé qu'il retrace son identité en retrouvant ses papiers d'identité. Je suis passé à côté d'un travail avec lui, de la même manière qu'il était passé à côté de son histoire. Ainsi nous restons dans le présent, à la surface de l'être, dans la partie visible, sur des représentations.

Dès lors, comment oser parler de projet d'insertion, de projet professionnel, de logement stable si on ne sait ni d'où on vient, ni où on va ; si on sait que les seules traces que l'on laisse finissent dans des dossiers poussiéreux au placard.

J'en arrive à conclure que l'inadaptation sociale vient en partie d'une

histoire à coté, d'une histoire à coté de l'Histoire, d'une représentation sociale individuelle trop décalée d'une représentation sociale collective. Il n'y a plus d'espace d'insertion. Il n'y a plus de place à l'émergence de l'humain.

Aujourd'hui comme hier on appelle Bernard... Michel.

Michel, dont le vrai prénom Bernard, mais dont le prénom utilisé à son égard est celui de son père. Ainsi l'a décidé sa mère. Ainsi l'ont ignoré les éducateurs.

Michel a la cinquantaine, il ne répond qu'au prénom de Michel, il se sait pas qui est Bernard, il ne comprend pas qui s'appelle Bernard.

Pour saisir les affaires d'un tel incident, il faut faire appel à Lacan qui révèle l'importance de l'histoire pour le sujet : « les circonstances qui ont présidé à la rencontre de son père et de sa mère, leur histoire propre forme déjà une constellation qui antécède sa conception même » ; et plus loin : « toute une histoire de générations, de légendes familiales invoquées, de devoirs allégués, d'espoir plus ou moins clairement formulés » (4).

Au contact de personnes déficientes mentales je me suis posé la question de l'histoire, de leur histoire. Elle se décline généralement comme leur trajet « professionnel », c'est la liste des différents placements et des appréciations des travailleurs sociaux, des psychologues, psychiatres, médecins, jugement de tutelle, avis COTOREP... Ils n'ont commencé à vivre que le jour de leur premier placement, de leur premier diagnostic révélateur du handicap.

Que s'est-il passé avant, que s'est-il passé entre ces placements ? Leur histoire est-elle si pauvre qu'elle ne laisse pas de trace ?

J'ai donc cherché ailleurs des traces de vie. La première piste est en eux-mêmes. Qu'en disent-ils ? De quoi se souviennent-ils ? Quels événements les ont marqués ?

On démarre une chronologie inversée, les derniers faits sont encore là. Naissance d'un cousin, mariage d'une sœur, divorce, hospitalisation du grand-père ou encore déménagement et changement de voiture.

Mais très vite tout s'embrouille et, vérification faite, ce n'est pas le cousin qui est né mais le fils d'un voisin ; ce n'est pas la sœur qui s'est mariée mais une nièce ; quant au grand-père, il est décédé, personne ne lui en a encore parlé.

Dans ces cas là comment rétablir la vérité et pourquoi le faire ?

Le *comment* s'appuie sur les parents et questionne la place qu'ils ont laissée à leur enfant dans la généalogie, dans la famille.

(4) Cité par Miller, 1996.

Le *pourquoi* intéresse l'éducateur et interroge la place du handicap au sein de la famille.

Certains, comme Didier Dumas (1985, p. 15), voient dans la déficience mentale (l'autisme en particulier) le symptôme d'une histoire cachée transmise inconsciemment au travers des générations.

Sans aller si loin, dans un domaine appartenant plus au psychothérapeute, l'éducateur peut et doit se référer à ce qui a construit la personne handicapée puisque c'est à lui, l'éducateur, de resituer son histoire dans l'histoire, celle du travail social certes, mais surtout l'histoire qui le rend unique, qui le singularise, qui l'identifie.

## Ceci n'est pas une conclusion

Comment se saisir de l'histoire de tous ces

gens que nous rencontrons dans notre travail ? La plupart de ces personnes nous allons les accompagner parfois fort longtemps. L'implication se fait intime.

Nous sommes des champions de la relation, nous saurons garder la tête froide !

Je propose donc de saisir l'histoire, la grande, la petite, l'individuelle, la collective, l'officielle, pour comprendre qu'au-delà du suivi quotidien, que par delà une connaissance approfondie du sujet, il y a ce qui fait l'être humain, sociable malgré tout : Il y a l'histoire ●

## Bibliographie

Canat S., « La naissance du rapport social », *Le sociographe*, 0, 1999, 75-82

Dumas D., *L'ange et le Fantôme. Introduction à la clinique de l'impensé généalogique*, Paris : Minuit, 1985

Foucault M., *Surveiller et punir*, Paris : Gallimard, 1975

Freud S., *Totem et tabou*, Paris : Payot, 1965

Miller G., *Lacan*, Paris : Seuil, 1996

Serres M., « Les mécanismes de l'exclusion dans la société », UNESCO, Paris, 9 décembre 1989, conférence

Vovelle M., « Histoire et représentations », *Sciences humaines*, 27, 1993

## Motsclefs

**CHRS / exclusion sociale / handicap / histoire / psychanalyse / représentation sociale**